

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 9 (1875)
Heft: 5

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Mai 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

Un vieillard me racontait, vers 1810, qu'il prenait des bécasses par douzaines dans un petit bosquet servant d'abri aux vaches pendant l'été. J'y tendais alors des lacets, mais je m'estimais fort heureux quand je prennais deux bécasses par semaine. Aujourd'hui, avec mille lacets, je ne prendrais plus une bécasse durant tout l'automne. Depuis que les forêts sont fermées au parcours du bétail et que celui-ci n'y laisse plus ses déjections dans lesquelles naissent certains vers, le motif favori des bécasses, celles-ci ont disparu. En échange le bétail ne gagne plus le mal de bois autrefois très-fréquent et redoutable. Il est vrai aussi que les gourmants soupirent après le salmuis, nonobstant sa composition vermiculeuse.

Alors aussi il y avait un grand nombre de viviers et d'étangs : chaque monastère, chaque ville, chaque maison noble en avait un ou plusieurs. Beaucoup de moulins ne pouvaient marcher sans réservoirs. Toutes ces pièces d'eau avaient aussi leur gibier particulier, depuis la loutre, ce loup des rivières, jusqu'au timide plongeon. Là des sarcelles, des poules d'eau, des canards, des oies, en hiver s'abattaient par douzaines. Par une adroite subtilité théologique la chair de tous ces animaux était assimilée à celle du poisson. On en avait fait viande de carême. En ce bon temps, on interdisait sévèrement au peuple, durant de longs carêmes, toute espèce de viande, tout produit des animaux, en sorte que les oeufs, le lait, le beurre, le fromage étaient réputés comme viande et défendus, tandis que la grasse sarcelle et ses compagnes arrivaient saintement sur la table des privilégiés, comme chair aussi maigre que carpe ou brochet. Mais c'était la faute de Moïse qui, en racontant à sa manière la création du monde, a dit que Dieu fit les poissons et les oiseaux le même jour et qu'il vit que cela était bon. De là rien de si naturel que les interprètes de la Genèse trouvent aussi que ces deux chairs sont également bonnes.

Avec le dessèchement des étangs, le défrichement des bords des rivières, tout le gibier d'eau a disparu. C'est à peine si en hiver on remarque encore quelques égarés. Le merle d'eau et le brillant martin-pêcheur naguère encore si communs deviennent toujours plus rares.

Lorsque nos hautes montagnes étaient encore couvertes de grands sapins, les coqs de bruyère y étaient très-nombreux. Il y a 40 à 50 ans que j'en ai encore fait partir souvent en parcourant les hautes



sommets du Jura, mais actuellement on n'en voit plus guère. — Alors aussi les oiseaux de proie étaient fort communs. J'ai élevé et gardé pendant plusieurs années un aigle noir pris tout jeune dans les Rochers du Thiergarten, où la mère faisait la chasse aux agneaux, on l'accusa même d'avoir enlevé un enfant. Son nourrisson était devenu assez fort pour un tel exploit. Il mesurait plus de six pieds d'envergure. En hiver Jean le blanc, ou aigle blanc rôdait souvent le long des rivières. J'ai tué de nombreux faucons et des autours qui nichaient dans le pays et dévastaient les colombiers et les bussons. Deux espèces de milans, dont une très-grande, venaient chaque été purger les prairies de reptiles et de souris, en compagnie de la buse et de la bondrée. J'ai pris deux buses qui, dans un combat de jalousie printanière, s'étaient si bien saisies du bec et des serres qu'elles étaient tombées sur le sol sans vouloir se lâcher. Combien de fois j'ai tué des cresserelles au moment où elles allaient fondre sur des alouettes et des pies grièches pourrissant des oiseaux beaucoup plus grands qu'elles, tels que des merles et des geais. Eh bien, de tous ces oiseaux de proie il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Il en est de même des oiseaux de nuit. Pendant plus de 50 ans chaque soir d'automne et de printemps j'ai entendu le Pouhouch du Grand duc niché dans les roches du Dornbourg. J'ai pris et élevé leurs nichées, fort peu aimables et m'obligeant de tendre des pièges aux rats et aux souris pour les nourrir. Le chat-huant, le hibou, l'effraie étaient très nombreux, au grand profit des campagnes que ces oiseaux de nuit purgeaient de souris.

Certaines roches ont gardé le nom des faucons qui y établissaient leurs nids. C'est là qu'on allait les prendre, en grand péril, pour en fournir les prévôts des chapitres de St-Imier, de Montier de St-Ursanne, l'évêque de Bâle et chaque seigneur possédant des droits de chasse. Ces personnages ne paraissaient à l'église que le faucon sur le poing, en signe de leurs droits. Quand l'archidiacre de Montier faisait ses tournées pastorales et la visite des églises de son décanat, chaque année bisextile, il n'arrivait dans les paroisses qu'à cheval et l'on devait fournir une poulette à son faucon. L'évêque et les prévôts précités voulaient tenir leurs plaids ou assises annuelles, ils ne s'y rendaient qu'à cheval et le faucon sur le poing. On devait alors fournir à celui-ci un perchoir garni de volaille, à moins que son maître n'aimât mieux aller se battre aux champs pour chasser cailles et perdrix, pendant que le lieutenant présidait la cour de justice. Si en passant près d'un étang le prélat apercevait un héron, l'échassier devait se hâter de déployer ses grandes ailes, de tendre en arrière ses longues jambes et de s'élever dans les airs. Le faucon était aussitôt déchaîné et dès qu'il avait aperçu la proie, il s'élancait à sa poursuite, s'efforçant de prendre le dessus pour fondre ensuite sur sa victime et la déchirer du bec et des serres. Vainement le héron s'élevait jusque dans la nue, le faucon montait, montait toujours jusqu'au moment où il croyait pouvoir se précipiter sur l'échassier. Mais si par trop de précipitation, il n'avait pas soin d'éviter le bec



redoutable du héron, il lui arrivait de s'y enfoncer, comme un duelliste furibond sur l'épée d'un premier adversaire. (La suite au prochain N°).

Bellerive, près Orléans, 1875.

A. Linguerez

Le sentier de la Poëta-Raissa. (Suite.)

Ouvrir aux promeneurs paisibles et prudents la partie supérieure de la Poëta-Raissa n'était que la moitié de la tâche, et sinon la plus facile, au moins la plus courte et la moins coûteuse. Au bas de la chute sauvage dont nous avons parlé le ruisseau trouve un salon tout préparé et reprend haleine, puis court un moment dans le pli de la montagne sous des ombrages touffus et enfin lassé de cette marche trop lente, il fait un coude à gauche et recommence sur la pente abrupte ses grands exercices de gymnastique à travers les rochers. Pareil à un clown mis en verve par le succès et les applaudissements, on le voit cabrioler, bondir, s'élaner, retomber du trapèze au trébuchet sans interruption jusqu'au Breuil. Là rencontrant l'arête sur laquelle se dressent les ruines du vieux château, il se replie de nouveau vers l'orient et achève sa course assez obscurément au pied des grands bois. Le plus souvent même, il disparaît sous les graviers. Son lit de cailloux ne semble plus qu'une charrière aride où un troglodyte ne trouverait pas à se désaltérer. A la plaine il reparait frais, limpide, reposé, prêt à recevoir dans ses bras ses sœurs, les fontaines du vallon de Riaux, encore tout émus et haletantes du saut de 80 pieds qu'elles viennent de faire avec tant d'audace et de grâce. — C'est au Breuil, territoire fleurissant où conduit en trois quarts d'heure un facile chemin, que la Société du Musée marqua le point de départ de son second travail.

Son dessein était d'abord de suivre, comme la première fois le cours du torrent, mais les difficultés de l'entreprise arrêtaient les plus hardis. C'eût été une ascension perpétuelle, une course au clocher en hauteur, avec des escaliers taillés dans le roc et des ponts jetés sur des abîmes; en un mot, un passage très coûteux, très fatigant et plein de dangers. Seuls les jeunes gens auraient pu s'y aventurer. Comment faire? — Grâce à l'obligeance des propriétaires des forêts qui couvrent et dominent la rive gauche du ruisseau on bailla, sous les sapins, un sentier à mi-côte. La pente en est douce et, sauf deux ou trois lacets, presque insensible; le soleil n'y pénètre jamais. Une douce fraîcheur y monte des eaux murmurantes avec leurs mélodies. On se croirait dans une cathédrale pendant que chante derrière les piliers un chœur invisible. Peu à peu cependant l'on se rapproche des Naiades et tout juste à point pour les surprendre dans une de leurs plus délicieuses retraites, leur salle de bain probablement. Un bassin clair et transparent, entouré de rochers, de verdure et de mousse. L'eau y arrive sans bruit, en se glissant sur une pierre inclinée; on ne sait d'où elle vient, on ne sait où elle va. Un demi-jour mystérieux, çà et là traversé par quelques rayons de soleil, semblables dans le feuillage à des gouttes d'or sur une tapisserie sombre, enveloppe ce champêtre palais. Si les divinités sont absentes, elles vont revenir; on les attend. Et parfois des mortelles, belles comme Diane n'ont pas résisté à la tentation d'imiter la déesse et de plonger leurs corps



Bains de Diane.



Les Cascadelles
d'après I.B.

river. Tout chemin mène à Rome. (La fin au prochain N°)

d'ivoire dans le pur cristal des ondes glacées, au risque d'être à leur tour surprises par quelque Ac-téon indiscret. C'est été le cas tout au moins, d'être pour un moment en ces forages papillon, merle ou bouvernil.

En cas d'orage ou d'averse une grotte tout auprès offre son abri. Un peu au delà se présente une série de cascadelles qu'il faut gravir par des marches taillées dans le roc. Ce passage est d'un effet si pittoresque, si varié qu'on le dirait combiné et arrangé par un artiste ingénieux. Un pont léger de branchages complète le tableau. Il sert d'un-branchement et de communication avec les hautes demeures des plateaux et delà si l'on veut avec tout le monde oriental. Un écriteau cloué sur un sapin desséché l'indique aux voyageurs: Vissons, la Roche, Berne, Constantinople. Sur un autre on lit: Mamborget, Genève, Marseille. Un troisième tend son bras dans la direction descendante avec ces mots: Breuil, Fleuri, St-Sulpice, Paris.

En un tel lieu ce poteau et ces noms font

Paul Beethoven

Un chat sauvé par un chien. Mr^{***}, le célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon et Justine la cuisinière fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure la domestique revint et annonça à la famille réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille, la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Tiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Tiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille.

Un ancien clubiste de la section de l'Arauc.